

CHAPITRE II

VIE ET MORT D'ANFA

L'histoire de la ville n'est guère mieux connue que ses origines. Située au coeur du pays des Berghwâta, elle fut évidemment associée à leurs vicissitudes. Mais les historiens, qui célèbrent volontiers les victoires remportées par les *mujâhidîn* sur les hérétiques, ne citent pas le nom d'Anfa. Il faut descendre encore une fois jusqu'au XVIII^e siècle, jusqu'à Ez-Zayyâni, pour en trouver deux brèves mentions, à propos du *jihâd* des Almoravides dans le Tamesna (1).

Les Lemtouna, sortis du désert occidental, à l'appel d'un fqîh du Sous, 'Abdallâh ibn Yasîn, pour répandre un malékisme intransigeant, ne pouvaient tolérer la souillure qu'infligeait au sol du Maghreb la présence d'un royaume infidèle. Ils l'attaquèrent dès leur arrivée dans les plaines atlantiques. Mais les Berghwâta s'étaient relevés des coups infligés par les B. Ifren et leur résistance fut opiniâtre. 'Abdallâh ibn Yasîn y trouva la palme du martyr en 450/1058 (2). Deux ans plus tard, le chef des Lemtouna, Aboû Bekr ibn 'Omâr attaqua de nouveau les Berghwâta à la tête d'une puissante armée. Selon Ez-Zayyâni, « Il les tailla en pièces (*istalh'amahum*) et les assiégea dans Anfa pendant un certain temps ». Mais il ne réussit pas à s'emparer de la ville, car nous le voyons retourner dans le Haouz, laissant une partie de son armée pour bloquer Anfa. Ses lieutenants n'eurent pas plus de succès, puisque, en 455/1063, le cousin d'Aboû Bekr ibn 'Omâr, Yoûssef ibn Tachfîn, qui devait l'écarter du pouvoir

(1) Ez-Zayyâni : *Et-Torjomân el-mo'rib*, Mss. D 658 de la Bibliothèque Générale de Rabat, pp. 275-6.

(2) I. KHALDOÛN, *ibid.*, II, p. 132. Il périt près de l'oued Korifla, où sa tombe se voit encore (cf. H. TERRASSE, *H. du Maroc*, I, p. 221).

et fonder la dynastie almoravide, reprend l'opération (3) : il assiège de nouveau les Berghwâta dans Anfa. Cette fois, la victoire couronna les armes des orthodoxes: la ville fut prise de vive force, et ses défenseurs faits prisonniers. « Seuls échappèrent ceux qui réussirent à se cacher dans une séguia ou un puits », précise Ez-Zayyâni (4), qui conclut son bref récit par ces mots : « Il effaça de la ville les traces de leurs croyances corrompues, et ceci en l'an 460/1068 ».

Du rapprochement de ces deux dates, 455-460, faut-il conclure que le siège dura cinq ans ? C'est beaucoup et Yoûssef ibn Tachfin conquiert pendant ce temps le nord du Maroc. Mais ce nomade n'aimait pas piétiner devant les places assiégées. Quand il échoue à prendre une ville d'assaut, il la bloque, l'isole et soumet le reste du pays : ainsi procède-t-il pour Qalaât el-Mahdi, la ville du Fazaz, et pour Fès (5), ainsi avait déjà fait Aboû-Bekr quelques années auparavant, devant Anfa même.

La ville aurait donc résisté huit ans aux assauts des Almoravides. Elle apparaît à travers ce récit comme une des principales places fortes des Berghwâta. Peut-être était-ce la dernière qui restât entre leurs mains, s'ils avaient été délogés de l'intérieur du Tamesna et acculés à la mer. Ez-Zayyâni ne nous dit pas qui les commandait dans cette suprême résistance. Il est possible que ce fût Aboû Hafs 'Abdallâh, descendant de Tarif, avec qui, selon Ibn Khaldoun (6), « succomba la puissance de sa nation ».

Le même Ibn Khaldoun ne manque pas d'affirmer que les Berghwâta furent « totalement exterminés » par les Almoravides. Cela ne l'empêche pas de signaler ensuite au moins trois campagnes dirigées contre eux, un siècle plus tard, par le premier Almohade, 'Abdelmoûmen, ou par son lieutenant Aboû Hafs 'Omâr (7). Nous ignorons tout du rôle que put jouer Anfa dans ces ultimes soubresauts de la vieille hérésie.

(3) « Les Berghouata, dit H. TERRASSE, *ibid.*, p. 224, semblent avoir été réduits par les campagnes d'Abou Bekr, car il ne semble pas que Yousof ait eu besoin de les attaquer à nouveau ». Le texte d'Ez-Zayyâni oblige à réviser ce point de vue. Sans doute, il est tardif et ne cite pas ses sources. Mais, il est des morts qu'il faut tuer plusieurs fois : les Berghwâta sont de ceux-là. Dans leur zèle pieux, les annalistes musulmans sont toujours prêts à attribuer aux mudjâhidîn une victoire totale et définitive, quittes à en célébrer une nouvelle quelques pages plus loin.

(4) Ce détail pittoresque, qui n'était pas indispensable dans un résumé aussi succinct, a évidemment accroché l'attention de l'historien. Il prouve, à mon sens, qu'il suit un vieil annaliste. Mais nous aimerions savoir lequel.

(5) Cf. H. TERRASSE, *ibid.*, pp. 224-25.

(6) II, p. 132.

(7) II, pp. 180, 182, 183.

Echappa-t-elle à la dévastation dont s'accompagna l'écrasement, définitif cette fois, des Berghwâta par les Almohades ? Il le semble, puisque El-Idrîsi nous en parle comme d'un port au commerce actif. Or, ce géographe acheva son ouvrage vers 548/1154 et les dernières expéditions de 'Abdelmoûmen contre les Berghwâta sont de 543/1148-9.

Anfa ne reparaît à la surface de l'histoire qu'au milieu du siècle suivant (VIIe/XIIIe), c'est-à-dire lors de la décadence almohade et de la montée des Mérinides. Mais, à ce moment là, des transformations profondes se seront produites dans le Tamesna, comme d'ailleurs dans l'ensemble du Maroc atlantique. Elles seront la conséquence des migrations bédouines, dites parfois « hilaliennes », qui marquent le véritable point de départ de l'arabisation des campagnes marocaines.

On ne sait comment des tribus arabes nomades, qui avaient envahi l'Ifriqiya au XIe siècle parvinrent - du moins certaines d'entre elles jusqu'au Maghreb el-Aqça: battues et refoulées une première fois par 'Abdelmoûmen à la bataille de Sétif en 1152, elles se révoltèrent à l'appel de l'almoravide 'Ali ibn Ghanîya, trente ans plus tard, sous le règne d'Abou Yoûssef Ya'qoub el-Mansoûr. Celui-ci les mata en 1187 et déporta les plus turbulentes au Maroc. Les Riyâh furent installés dans le Habt et l'Azaghar (le Gharb d'aujourd'hui). Le Tamesna, que les guerres des Berghwâta avaient en partie dépeuplé, reçut plusieurs tribus. Georges Marçais, dans son ouvrage classique, *Les Arabes en Berbérie du XIe au XIVe siècle* (8), traitant de « la grande déportation de 1187 », place dans le Tamesna les Jochem et notamment les Sefyân (9), les Beni El-Montafiq, plus connus sous le nom de Khlot (10), deux tribus de B. Athbej : les 'Acem et les Moqaddem (11), et quelques représentants des B. Qorra, très liés avec les Athbej (12). La trace de toutes ces tribus se retrouve encore au début du XXe siècle dans certaines fractions des Châouïa (13). Mais ce sont les Sefyân et les Khlot qui jouèrent le rôle le plus important. Très remuants, traditionnellement opposés les uns aux autres ils appartenaient sans doute à deux *leff-s* différents - appuyant les uns les Almohades, les autres les Mérinides, les trahissant parfois mais toujours de façon à se retrouver aux côtés de l'ennemi de leurs frères enne

(8) P. 200.

(9) I. KHALDOÛN, *ibid.*, I, p. 60.

(10) *Ibid.*, I, pp. 26, 44.

(11) *Ibid.*, I, pp. 55, 69.

(12) *Ibid.*, I, p. 60.

(13) Cf. *Casablanca et les Châouïa*, I, pp. 143-6.

mis, ils entretenirent dans le pays une agitation permanente, qui acheva de ruiner la vieille civilisation des sédentaires du Tamesna. Ceux-ci, dévastés et pillés, imitèrent, par force, le genre de vie de leurs envahisseurs, tandis que ces derniers entamaient, de leur côté, un lent processus de sédentarisation. La langue berbère disparaît peu à peu de la région, remplacée par le dialecte arabe-bédouin (14).

Sans doute de nouvelles populations berbères semblent avoir été installées par les Mérinides après qu'ils eurent durement châtié les trop remuants Bédouins (15). « Ce peuple arabe, dit Léon l'Africain, ...fut dechassé par les rois de la famille de Marin, qui donnèrent Tamesna au peuple de Zenete et Haoura, en récompense des services et plaisirs qu'ils auroient receuz de ces deux peuples... » (16). Cette installation de populations nouvelles s'explique par deux raisons. D'abord, beaucoup d'Arabes du Tamesna avaient été enrôlés par les Almohades pour le *jihâd* en Espagne et avaient péri à la fameuse bataille de Las Navas de Tolosa (612/1212) (17). Ensuite, il était naturel que les Mérinides, zénètes, cherchassent à s'appuyer sur des tribus de leur race, Toujîn, Mzâb et Maghrâwa. Des arabes hilaliens - ancêtres des Mdâkra actuels - furent d'ailleurs implantés en même temps que les Zénètes. Ceci se passait vers 676/1277-8 (18). Mais les Berbères nouveaux venus ne paraissent pas, contrairement à l'opinion de Doutté (19), avoir « submergé » les Arabes, puisqu'ils empruntèrent, eux aussi, leur langue. Il est vrai que le genre de vie de ces Zénètes et de ces Howwâra était très proche de celui des Bédouins: c'était comme eux des pasteurs, et c'est vers le commencement du XVe siècle que l'ensemble de ces populations du Tamesna prirent le nom de Châouïa (« éleveurs de moutons »), qu'ils ont gardé jusqu'à nos jours (20).

(14) Les linguistes distinguent deux catégories de dialectes arabes: les dialectes citadins ou pré-hilaliens, parlés non seulement dans les villes mais dans certaines régions arabisées sous l'influence des villes (par exemple, les Jbâla, sous l'influence de Fès), - et les dialectes bédouins ou post-hilaliens, parlés par les tribus arabes arrivées à partir du XIIe siècle et les populations berbères arabisées par elles. Cf. Louis BRUNOT, *Introduction à l'arabe marocain*, Paris, 1950, pp. 16-19.

(15) Les Riyâh ont disparu de la carte, du moins leur nom. Sefyân et Khlot émigrèrent vers le Gharb et les y remplacèrent. Leur histoire, sous les dynasties chérifiennes, est une suite de révoltes et de répressions. Cf. MICHAUX-BELLAIRE et SALMON, « Les tribus arabes de la vallée du Loukkos », *Archives Marocaines*, IV, 1905; V, 1905; VI, 1906.

(16) LÉON L'AFRICAIN, *ibid.*, II, pp. 8-9.

(17) Ibn ZÎDÂN, *Ith'âf a'lam an-nâs*, I, p. 432. (18) *Ibid.*, I, pp. 432-3.

(19) *Merrâkech*, p. 6.

Dans cet immense remue-ménage, le sort d'Anfa nous est très mal connu. Nous savons par Ibn Khaldoun (21) que « la tribu de Sofyân était établie à demeure fixe: elle occupait les bords de la province de Temsna, du côté d'Anfa, les Kholt (ou Khlot) leur ayant enlevé la possession des vastes plaines de cette contrée ». La proximité de ces pillards a dû rendre les abords de la ville peu sûrs. Nous en avons la preuve dans un épisode de l'histoire mérinide, qui nous est rapporté à la fois par Ibn Khaldoun (22) et par l'auteur du *Roudh El-Kartas* (23). En 707/1308, au retour d'une expédition contre les Seksawa du Haut-Atlas occidental, le souverain mérinide Aboû Thâbet, traversant le Tamesna, convoque les principaux chefs des Khlot, Sefyân, B. Jaber et 'Acem, les emmène jusqu'à Anfa et, là, en fait jeter en prison une soixantaine et crucifier trente autres sur les murs de la ville, pour les punir de leurs brigandages. La cité a pris l'habitude, depuis les Berghwâta, de vivre dangereusement. Dâr-el-Beïda trouvera ce destin agité dans l'héritage d'Anfa.

Cela n'empêche pas la ville d'apparaître, à travers les rares textes qui en font mention, comme jouant, pendant les deux derniers siècles de sa première existence, un rôle d'une certaine importance, celui d'une petite capitale provinciale. Au cours de la lutte entre les derniers Almohades et les B. Merîn, la possession d'Anfa apparaît comme la clé de la

(20) Sur ce nom, cf. l'art. *Shawiya*, par Georges S. COLIN, in *E. I.*, 1re éd., IV, pp. 354-5: « Partout où on la retrouve, cette appellation s'applique à une population berbère de Zanâta et de Hawwâra plus ou moins arabisés, mélangés à des éléments purement arabes; presque toujours, en outre, ces groupements ethniques paraissent avoir des tendances schismatiques ». Ceci est vrai de l'Aurès, dont les habitants sont aussi appelés Châouïa et qui fut, au VIIIe siècle, le centre de la résistance abâdite à l'orthodoxie. Ces Abâdites sont passés dans le Mzâb. Or, une tribu des Châouïa du Maroc porte le nom de Mzâb et ces Mzâb, selon MOULIÉRAS (*Une tribu zénète antimusulmane au Maroc (les Zkâra)*, 1905, pp. 53-4), seraient à ranger parmi les Bdhâdhoua. Le mot désigne des groupes de musulmans suspects aux orthodoxes. Les lettrés marocains voient l'étymologie de ce mot dans *abâdhîya* (cf. G. SALMON, « Les Bdadoua », *Archives Marocaines*, vol. II, n° III, 1905, pp. 358-63). Ce serait donc une séquelle du kharéjisme. Les Bdhâdhoua se rattachent, comme presque tout ce qui en Afrique du Nord « sent le fagot », au saint de Miliana, Sîdi Ahmed ben Yoûssef (sur ce saint et son étrange clientèle, cf. Emile DERMENGHEN, *Le culte des saints dans l'Islam maghrébin*, Paris, 1954, pp. 223 sqq.; sur « les groupes marocains », pp. 237-341). - Le nom de Châouïa était à l'origine péjoratif dans la bouche des grands nomades chameliers (cf. William MARÇAIS, *Textes arabes de Takrouna*, pp. 257, n. 37, et 258, n. 39).

(21) *Ibid.*, I, pp. 63-4.

(22) IV, pp. 175-6.

(23) Trad. Beaumier, p. 552.

domination du Tamesna. Le mérinide Aboû Yoûssef Ya'qoub ben 'Abdel-Haqq, en 658/1260, arrache le Tamesna à l'almohade El-Mortadha. L'opération se fait en deux temps: il prend d'abord Salé, qu'il fortifie évidemment pour lui servir de base de départ et le recueillir en cas d'échec, - puis se dirige sur Anfa, dont il s'empare, et « toutes les tribus du Tamesna le reconnaissent comme prince » (24). C'est à Anfa qu'il reçoit ensuite « les présents » d'El-Morthadha, venu lui demander la paix, et qu'il convient avec lui que l'Oum er-Rebî'a marquera la frontière de leurs états respectifs (25). L'épisode d'Aboû Thâbet, que nous rapportons tout à l'heure, montre aussi l'importance d'Anfa, puisque la ville est choisie comme théâtre d'une exécution qui doit servir d'exemple à toute la province.

Les Mérinides, qui ne bénéficiaient pas du prestige religieux des deux dynasties précédentes - malékisme des Almoravides, unitarisme du « Mahdi » Ibn Toumert pour les Almohades - s'efforcèrent de le compenser - c'est un élément essentiel du pouvoir dans le dévot Maghreb - en multipliant les constructions pieuses. On leur doit la floraison des belles médersas de Fès, mais aussi celles qui ornèrent de nombreuses villes de l'Empire: Taza, Meknès, Salé, Tanger, Ceuta, Anfa, Azemmour, Safi, Aghmat, Marrakech, El-Ksar el Kebîr, El-'Oubbâd, près de Tlemcen, et Alger (26). Ce fut l'oeuvre d'Aboû-l-Hasan (1331-1351). La médersa d'Anfa fut vraisemblablement édifiée entre 742/1340 et 747/1346 (27).

Dotée d'une maison de la science sacrée (*'ilm*) et, bien entendu, d'une grande mosquée, Anfa produisit cette moisson de savants qui est la parure suprême de la cité musulmane; le *Kitâb Mafakhir el-Barbar*, recueil anonyme compilé vers 712/1312, en cite trois qui vécurent dans notre ville: l'un, *cadi*, fut aussi gouverneur de la ville dans le royaume d'El-Mortadha (l'almohade) et « enterré à la porte Sud de la Grande Mosquée » (28); l'autre est dit également « *Cadi*, résidant à Anfa » (29);

(24) *Ad-Dakhîrat as-saniyya. Chronique anonyme des Mérinides*, texte arabe publié par Mohamed Ben Cheneb, Alger, 1921, pp. 103-4.

(25) *Roudh El-Kartas*, trad. Beaumier, p. 430.

(26) Cf. LÉVI-PROVENÇAL, « Un nouveau texte d'histoire mérinide: le Musnad d'Ibn Marzûk, in *Hespéris*, V, 1925, p. 69.

(27) Ibn Marzûk semble, dans sa liste, suivre un ordre chronologique, et nous connaissons la date de construction de certaines de ces médersas, en particulier, celle de Salé (742/1340) et celle d'El-'Oubbâd (747/1346).

(28) *Fragments inédits sur tes Berbères au Moyen-Age*, texte arabe publié par E. LÉVI-PROVENÇAL, Rabat, 1934, p. 68. La présence de « personnages assez doctes » est confirmée par Léon l'Africain, *ibid.*, II, p. 11.

(29) *Ibid.*, p. 72.

quant au troisième, un «cheikh» du nom de Aboû Ishaq Ibrâhîm ben Manâd, qui habitait Anfa et mourut à Ceuta vers 670/1271, «il se disait d'origine Berghwâta » (30).

Doctes et pieux, les habitants d'Anfa savent aussi mourir pour la foi. Le même Aboû-l-Hasan, qui orna de médersas tant de villes de son Empire, voulut relever la grande tradition maghrébine de la guerre sainte en Espagne et reprendre Gibraltar et Tarifa, tombées aux mains des Chrétiens (31). L'affaire se solda par un échec : la bataille du Rio Salado, en 741/1340. Duarte Pacheco Pereira, cosmographe portugais, décrivant, vers 1506, les côtes du Maroc, nous apprend que « les principaux habitants... les gens nobles et distingués d'Anfa ...pérèrent presque tous dans cette bataille ...sans que la ville ait jusqu'ici jamais retrouvé sa prospérité » (32) .

La poésie même dore d'un rayon, mince et fugitif, il est vrai, les murs d'Anfa. Lisân-ed-Dîn ibn El-Khatîb, le célèbre vizir des Nasrides de Grenade, historien, homme de lettres et médecin, qui devait mourir à Fès en 776/1374, passe à Anfa vers 761/1360. On lui montre une maison somptueuse, construite par un certain Abbou, de la famille des Beni Torjmân, ancien « régisseur des perceptions » et « l'homme le plus riche parmi ses pareils », mort à cette époque et sans doute après avoir déchu de sa splendeur, car la vue de son palais désert inspire à Ibn El-Khatîb ces vers, variation sur un thème classique:

« Nous sommes passés près de la maison d'Abbou le gouverneur; telle une mère privée de son enfant, elle se plaint de la fuite du temps.

« Des revirements du sort ont frappé son maître en le criblant de coups de flèche;

« Hier il était gouverneur tout puissant, aujourd'hui il n'a plus un ami » (33).

(30) *Ibid.*, pp. 73-4 : il s'agit évidemment ici de « lignage », de « race », et non pas d'appartenance religieuse. Sinon, le cheikh n'eût pas été cité avec tant d'éloges dans une liste de pieux savants, tous orthodoxes. À cette date de 670/1271, postérieure de plus d'un siècle aux campagnes de 'Abdelmoûmen contre les derniers Berghwâta, il n'est pas vraisemblable qu'un docteur se soit réclamé publiquement de l'hérésie. Il était déjà très courageux d'avouer une telle ascendance. Si le nom même des Berghwâta a disparu de l'usage, ce n'est pas sans raison: personne n'osait plus s'en réclamer, le vocable était maudit.

(31) Cf. H. TERRASSE, *ibid.*, II, pp. 54-5.

(32) R. RICARD, « La côte atlantique du Maroc au début du XVI. siècle d'après des instructions nautiques portugaises », *Hespéris*, 1927, p. 241.

(33) Cf. *Kitâb el-Istiqa*, IV, « Les Mérinides », trad. Ismaël Hamet, in *Archives Marocaines*, vol. XXXIII, 1934, p. 349. Le traducteur dit en note que le piquant de la « finale est dans l'homonymie des mots gouverneur et ami, en arabe ».

Ces détails épars laissent pressentir qu'Anfa était plus qu'une bourgade semi-rurale, une vraie ville, une capitale provinciale. Qu'elle ait été, sous les Mérinides, le chef-lieu du Tamesna, un historien marocain le dit expressément. Selon Ibn Zidân, les Arabes Soubayh, parmi lesquels les Mérinides prenaient souvent leurs vizirs, auraient aussi fourni les gouverneurs du Tamesna et c'est à Anfa que ceux-ci s'installèrent (34). Ils semblent avoir succédé dans ces fonctions aux Mediouna, ralliés de bonne heure aux Mérinides, Zénètes comme eux. Il est probable que les gouverneurs Mediouna résidaient déjà à Anfa, la ville se trouvant sur le territoire de leur tribu. A la fin du XIV^e siècle, un épisode rapporté par Ibn Khaldouïn nous montre un gouverneur et un cadî résidant à Anfa (35). Une chronique portugaise du XV^e siècle nous apprend d'ailleurs que non seulement l'enceinte de la ville était fort vaste, mais qu'elle comportait une citadelle (36), ce qui suppose au moins une petite garnison.

Nous possédons même un document qui nous permet de saisir l'importance relative d'Anfa parmi les cités marocaines de cette époque. L'auteur du *Masâlik el-Absâr*, El-'Omari, qui mourut à Damas en 749/ 1349, place Anfa parmi les quarante-deux principales villes du royaume et parmi les vingt-six d'entre elles qui « appartiennent au Sultan qui les tient de ses ancêtres ». Un peu plus loin, il donne, pour les cités les plus importantes, le montant des impôts affermés par le Sultan Aboû Sa'îd 'Othmân II (1310-1331) : Anfa vient au 7^e rang, avec 40 000 mithqâls d'or, après Fès, Marrakech et Sijilmasa (150 000), Meknès et Qasr ibn Abi Kerim (60 000), Ceuta (50 000) mais à égalité avec Salé, et avant Tanger, Taza et Melilla (30 000), Safi et Âghmât (25 000), Azemmour (20 000), Larache et Bâdis (10.000) (37). Si ces chiffres sont fonction, comme on peut le présumer, de la population et de l'activité économique des villes, on voit qu'Anfa se place dans un assez bon rang et au 2^e des cités portuaires.

Anfa était en effet, et d'abord, un port. Nous avons peu de renseignements sur son activité.

(34) Ibn ZÎDÂN, *ibid.*, I, p. 432. Ce lettré écrivait, il est vrai, au XX^e siècle, mais il connaissait bien la littérature antérieure et avait réuni dans sa bibliothèque de précieux documents anciens.

(35) I. KHALDOÛN, IV, p. 423.

(36) Cf. R. RICARD, « Le Maroc septentrional au XV^e siècle, d'après les chroniques portugaises », *Hespéris*, 1936, p. 132.

(37) Ibn FADL-ALÎ AL-'OMARI, *Masâlik el Absâr fit Mamâlik el Amsâr*, I, *L'Afrique moins t'Egypte*, trad. Gaudefroy-Demombynes, Paris, 1927, pp. 162 et 171. L'ouvrage a été écrit entre 1342 et 1349, c'est-à-dire sous le règne d'Aboû-l-Hasan (1331-51).

Leur rareté même est déjà une indication. Lorsqu'en 678/1279, le Mérinide Aboû Ya'qoub, pour délivrer Algeciras assiégée par les Chrétiens, mobilisa les navires de toutes les villes de la côte, Ceuta en équipa quarante-cinq, mais Tanger, Badis, Salé et Anfa n'en purent fournir en tout que quinze (38). Marmol et Léon l'Africain sont cependant d'accord pour dire son commerce très actif, même et surtout avec l'Europe. Le premier ne précise pas les pays qui étaient en relations avec Anfa, il parle seulement du « commerce de la Chrestienté » et d'« un petit port où abordoient les marchans de l'Europe » (39). Léon évoque « la grande et continuelle conversation qu'ont les gens de cette cité avec les marchans de Portugal et Angloys » (40).

Le commerce portait principalement, semble-t-il, sur les céréales: l'expression « blé anafil » (blé d'Anfa) était usité au Portugal (41). Mais on exportait aussi du bétail: nous voyons au XVe siècle le roi de Portugal Jean II envoyer un émissaire au « roi de l'Enxouvia » - c'est-à-dire à un gouverneur semi-indépendant des Châouïa - pour acheter des chevaux (42). Cette mission eut lieu vers 1485-86, c'est-à-dire à une date postérieure à la destruction d'Anfa, mais on peut penser qu'elle n'était pas la première du genre. El-Idrissi, qui ne mentionne que l'orge et le blé pour Anfa (43), y ajoute « les brebis, les chèvres et les boeufs » en ce qui concerne le commerce de sa voisine, Fedâla (44). Le Florentin Pegolotti, énumérant, au XIVe siècle, les droits que paient les marchandises à la sortie du port d'Anfa, cite, outre l'orge et le blé, les cuirs de boeuf, de veau, de chèvre, de mouton, de chameau, la cire, la laine et les amandes. Il semble que la laine, qui attirera à Dâr-el-Beïda, au XIXe siècle, les premiers commerçants français, ait déjà fait l'objet d'un commerce actif à Anfa au XIVe siècle, en particulier une laine très fine, fournie par certains moutons marocains que les Génois désignaient sous le nom des Mérinides: la laine des merini, notre « mérinos » (45). Pegolotti dit qu'à Anfa, elle acquittait un droit de douane très lourd, de 1 dinar 1/4 par quintar (de 43,5 kg).

(38) Roger COINDREAU, *Les Corsaires de Salé*, p. 33.

(39) MARMOL, *ibid.*, II, p. 140.

(40) LÉON L'AFRICAIN, *ibid.*, II, p. 11.

(41) David LOPES, « Les Portugais au Maroc », in *Historia de Portugal* dirigée par Damiao Peres, III, p. 536.

(42) Robert RICARD, «Le commerce de Berbérie et l'organisation économique de l'empire portugais aux XVe et XVIe siècles », in *Etudes sur l'histoire des Portugais au Maroc*, pp. 82-84. L'élevage des chevaux est resté prospère dans les Châouïa jusqu'à nos jours. J'ai moi-même vu des maquignons de Settat vendre des chevaux au *mouggar* (foire et *mousssem*) de Sidi Ahmed ou Moûssa, au Tazerwalt (Anti-Atlas), voici quelques années.

(43) EDRISI, *ibid.*, p. 84.

(44) *Ibid.*, p. 83.

(45) Cf. Ch. E. DUFOURCQ, *L'Espagne catalane et le Maghreb aux XIIIe et XIVe siècles*, 1966, p. 545. L'étymologie de «mérinos » donnée par Littré, III, p. 254: du bas-latin *majorinus*, « juge de la transhumance des troupeaux », est donc à revoir. Pour PEGOLOTTI, v. *infra*.

Les grandes puissances commerciales de l'Europe méditerranéenne au Moyen Age ont-elles eu des relations avec Anfa ? On pourrait d'abord en douter: le nom de la ville n'apparaît guère dans les ouvrages qui traitent du commerce des Génois, des Pisans, des Marseillais, des Aragonais (46).Le grand port du Maroc pour le commerce avec l'infidèle est

(46) Nous ne nous flattons certes pas d'avoir dépouillé toute la littérature relative au commerce de l'Europe avec l'Afrique du Nord au Moyen Age. Voici les ouvrages ou articles que nous avons consultés: MAS-LATRIE, *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale ou Maghreb avec les nations chrétiennes au Moyen-Age*, Paris, 1886; id., *Traité de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique Septentrionale au Moyen Age*, 3 vol., Paris, 1866-72; Vito VITALE, *Breviario della Storia di Genova*, 2 vol., Genova, 1955; Eugène H. BYRNE, *Genoese shipping in the twelfth and thirteenth centuries*, Cambridge, Mass., 1930; Raffaella CIASCA, «Un centro marocchino del traffico genovese nel Medioevo », *Rivista Internazionale di Scienze Sociali*, Milan, VI, 1935, pp. 443-67; Michel Giuseppe CANALE, *Storia del commercio, dei viaggi, delle scoperte e carte nautiche degli Italiani*, Genova, 1866; id., *Nuova istoria della repubblica di Genova*, 4 vol., Florence, 1858, 1860, 1864; Hilmar C. KRUEGER, « Genoese trade with Northwest Africa in the twelfth century », *Speculum*, Cambridge, Mass., VIII, 1933, pp. 377-95; id., « The routine of commerce between Genova and Northwest Africa », *The Mariner's Mirror*, XIX, 1933, pp. 417-38; id., « The wares of exchange in the Genoese-African traffic of the twelfth century », *Speculum*, XII, 1937, pp. 57-71 ; id., « Early Genoese trade with Atlantic Morocco », *Medievalia et Humanistica, an American Journal for the Middle Ages and Renaissance*, III, 1945, pp. 3-15 (ce dernier article est le seul de K. à citer Anfa - « blé et orge » - mais il le fait d'après Idrissi et non d'après les contrats commerciaux génois qui constituent ses sources originales: celles-ci ne mentionnent que Salé) ; Jacques HEERS, *Gênes au XV^e siècle*, Paris, 1961 ; R.H. BAUTIER, « Les relations commerciales entre l'Europe et l'Afrique du Nord du XII^e au XIV^e siècle », *Bulletin Philologique et Historique*, 1953-1954, pp. 399-416; W.H.C. FRIEND, « North-Africa and Europe in the early Middle Ages », *Transactions of the Royal Historical Society*, 1955, pp. 61-80; D'AVEZAC, *Notice des découvertes faites au Moyen-Age dans l'Océan Atlantique antérieurement aux grandes explorations portugaises du XV^e siècle*, Paris, 1845 (cite une fois Niffe, p. 16, n. 2, d'après PEGOLOTTI) ; J. VERNET, « Navigaciones medievales a lo largo de la costa atlantica marroqui », *I Congreso Arqueologico del Marruecos Espanol*, 1953, pp. 515-18; L. BLANCHARD, *Documents inédits sur le commerce de Marseille au Moyen-Age*, 1. I, Paris, 1949; André-E. SAYOUS, « L'activité de deux capitalistes commerçants marseillais vers le milieu du XIII^e siècle », *Rev. d'Hist. Econom et Sociale*, 1929, pp. 137-55; id., « Les opérations du capitaliste et commerçant marseillais Etienne de Manduel entre 1200 et 1300 », *Rev. des Questions Histor.*, XVI, 1930, pp. 5-29 ; Gisèle CHOVIN, « *Aperçu sur les relations de la France avec le Maroc, des origines à la fin du Moyen-Age* », *Hespéris*, 1957, pp. 249-98.

Ceuta. C'est avec Oran, Bougie, Tunis et Almería, l'une des cinq villes auxquelles Ya'qoub el Mansoûr limite la faculté de commercer avec l'Afrique et l'Espagne accordée aux Pisans en 1186 (47). Les marchands chrétiens ont des fondouqs à Ceuta: Marseille a le sien au XIIIe siècle (il disparaîtra au XIVe) (48), Gênes et l'Aragon également (49). Ce n'est pas que les navigateurs méditerranéens se refusent à franchir le détroit de Gibraltar. ils fréquentent aussi les ports de la côte atlantique : Salé, où Pisans et Génois eurent des comptoirs dès le XIIe siècle (50), Azemmour et Mogador citées parmi les « échelles de la côte d'Afrique » (51), Safi surtout, centre important du commerce génois dans la première moitié du XIIIe siècle (52). Au XVe siècle, il y a encore des Génois à Ceuta quand les Portugais s'emparent de la ville; il y en a à Larache, à Arzila, à Salé et même à Fès; il y en a dans le Sud, à Massa et à Tarkoukou (20 km N d'Agadir) (53). Entre les deux, rien: « Les Génois semblent n'avoir eu aucun établissement ou aucune colonie, si modeste que ce soit, entre Salé et le cap Ghir. De l'embouchure du Bou-Regreg, il faut sauter à celle de l'oued Sous ou presque » (54).

Anfa était pourtant fréquenté par les Italiens : nous en trouvons la preuve dans deux documents, l'un du XIVe siècle, l'autre du XVe (55). Pegolotti, facteur des Bardi, les célèbres banquiers de Florence, est l'auteur de *La Pratica della Mercatura*, qu'il compila avant 1342, avec des données dont certaines remontent à la fin du XIIIe siècle. il cite quatre ports marocains, Safi, Anfa (qu'il appelle *Niffe*), Salé et Arzila.

(47) Mas LATRIE, *Relations*, p. 95.

(48) *Ibid.*, p. 155; *Histoire du commerce de Marseille*, I, p. 170.

(49) Mas LATRIE, *ibid.*, p. 118, 140.

(50) *Ibid.*, p. 171; KRUEGER, « *Early Genoese trade with Atlantic Morocco* », p. 7.

(51) Mas LATRIE, *ibid.*, p. 331.

(52) R. CIASCA, *op. laud.* Safi et Salé semblent avoir été au XIIIe siècle l'aboutissement de caravanes venant du Touat, qui faisaient le commerce de l'or. Cf. Vito VITALE, *op. laud.*, I, p. 107.

(53) Cf. Robert RICARD, « Contribution à l'étude du commerce génois au Maroc durant la période portugaise (1415-1550) », *Annales de l'Institut d'Etudes orientales de la Faculté des Lettres d'Alger*, Paris, t. III, 1937, pp. 53-73, reproduit in *Etudes sur l'histoire des Portugais au Maroc*, pp. 115-42.

(54) *Ibid.*, p. 66 (Annales), 132 (Etudes).

(55) Je dois ces références au regretté M. Renouard, professeur d'Histoire du Moyen Age à la Sorbonne.

Une page est consacrée à Anfa (contre une demie à Salé), principalement aux poids en usage et aux droits imposés aux marchandises (56). Un siècle plus tard, vers 1458, le pseudo-Chiarini, florentin lui aussi, mais qui compile son oeuvre à Raguse, ne semble connaître au Maroc qu'Anfa, qu'il appelle *Nissa* (faute de lecture pour *Niffa*) (57), ce qui laisserait supposer qu'Anfa est le seul port du Maroc connu ou fréquenté par les Florentins au XVe siècle comme Bône et Tunis dans le reste de la Berbérie.

Il n'est peut-être pas aventureux de tirer de Pegolotti des conclusions plus larges. Il donne, en effet, les correspondances entre les mesures de blé utilisées dans différentes places méditerranéennes et celles d'Anfa. On peut en déduire qu'il existait des relations habituelles entre Anfa et ces ports, puisque l'ouvrage de Pegolotti était, comme son nom l'indique, un manuel « pratique », destiné à l'usage des marins et des marchands. Or, les places ainsi rapprochées d'Anfa sont : Gênes, Pise, la Sicile, Séville, et même Péra et Constantinople (58).

Nous savons aussi que Catalans et Majorquins, bien que Léon ne les cite pas, fréquentaient Anfa, comme toute la côte atlantique du Maroc, qu'ils appelaient « la région des plages », par opposition au « pays des Sanhaja » qui désignait le nord du Maroc, l'arrière-pays de Ceuta (59). Au début du XIVe siècle, il existait un gros trafic de blé marocain, embarqué à Anfa, et aussi à Safi, Salé ou Ceuta, pour Séville et les grands marchés du monde catalan (60). M. Dufourcq a publié toute une liste de patrons et de marchands majorquins qui étaient en rapports commerciaux avec le Maroc entre 1311 et 1331 : sur 82 noms cités, il y en a 24 qui commercent avec Anfa, les autres ports étant Ceuta (nommé 33 fois), Arzila, Alcudia, Salé, Azemmour et Larache (61). Certains marins catalans, mais aussi d'autres chrétiens, et des marins maghrébins,

(56) Francesco Balducci PEGOLOTTI, *La Pratica della Mercatura*, edited by Allan Evans, The Medieval Academy of America, Publication n° 24, Cambridge, Mass., 1936, p. 275. Selon d'AVEZAC, *op. laud.*, p. 16, n° 2, « les seules places de commerce en Europe que Pegolotti nous désigne comme ayant des relations avec (ces ports marocains de l'Atlantique) sont Majorque, Pise, Gênes, Bruges et Séville ».

(57) *El libro di mercatantie et usanze del Paesi*, ed. Franco Borlandi, Turin, 1936, p. 36, t. VII de *Documenti studi per la storia del commercio e del diritto commerciale itataliano*.

(58) Cf. Ruggiero ROMANO, « A propos du commerce du blé dans la Méditerranée des XIVe et XVe siècles », *Hommage à Lucien Febvre. Eventail de l'histoire vivante*, II, pp. 151-3.

(59) Cf. DUFURCQ, *ibid.*, p. 159. La plus ancienne liaison catalane avec la côte atlantique du Maroc, exactement Salé, remonte à 1262 (*ibid.*, p. 42).

(60) *Ibid.*, p. 545.

(61) *Ibid.*, pp. 596-7.

pratiquaient le cabotage, le commerce de *tramping*, comme on dirait aujourd'hui, d'un port marocain à un autre: ainsi, d'Anfa à Ceuta, le 2 novembre 1311, d'après un document des archives catalanes (62). Les rapports entre Majorque et Anfa étaient assez étroits pour que résidât dans notre port, en 1305, un notaire des Majorquins pour le pays du Gharb (63), et pour qu'il y eût à Majorque, en 1328, une petite colonie marocaine, dont une famille au moins était originaire d'Anfa (64).

Restent les marins de l'Atlantique, Portugais et Anglais, que mentionne expressément Léon.

Les relations du Portugal avec Anfa sont attestées au XVe siècle, avant l'expédition de 1468 ou 69. Des chroniques portugaises de cette époque montrent qu'Anfa est restée un des principaux ports d'exportation du blé marocain. Peu de temps après la prise de Ceuta (1415), des Portugais de cette ville s'emparent d'un vaisseau musulman de Gibraltar qui allait charger du blé à Anfa. En 1450 et en 1455, le roi de Portugal envoie des émissaires à Anfa pour y négocier des achats de blé. Même après la prise et la destruction de la ville, en 1488, une mission d'achat, composée de six personnes, se rend encore à Anfa sur l'ordre de Jean II (65). Le commerce d'Anfa entre ainsi dans un système économique complexe: ce n'est pas seulement pour parer au déficit de leur pays en céréales que les Portugais font ces achats; le blé et les chevaux des Châouïa sont surtout une monnaie d'échange qui leur permet de se procurer à Arguin (Mauritanie) et en Guinée, des marchandises beaucoup plus précieuses: de l'or et des esclaves (66). Mais rien ne prouve mieux la fréquentation habituelle d'Anfa par les marchands portugais que l'épisode rapporté par Damião de Gois: l'espion envoyé par l'infant Don Fernando pour préparer l'expédition de 1468, était venu sur un bateau de l'Algarve, chargé de fruits; il put, déguisé en marchand de figues et de raisins secs, parcourir librement les rues de la ville et faire sa moisson d'observations (67).

(62) *Ibid.*, p. 544, n° 2. Les Génois, eux aussi, faisaient la navette entre Salé et Anfa, transportant, par exemple, des tissus de couleur. D'après *Cron. do Conde D. Pedro*, cité par V. MACALHAES GODINHO, *L'économie de l'empire portugais aux XVe et XVIe siècles*, p. 197, n. 5.

(63) *Ibid.*, p. 383, n. 6.

(64) *Ibid.*, p. 465, n. 12 Rappelons que Majorque, comme la Catalogne, appartenait alors à la Couronne d'Aragon.

(65) Robert RICARD, « Le commerce de Berbérie... », in *Etudes...*, pp. 92-94.

(66) *Ibid.*, pp.100 sqq. Les Portugais revendaient aussi en Afrique Noire des *h'abel-s* de Berbérie. Ces trafics étaient fructueux: un cheval médiocre s'échangeait contre six à douze esclaves (p. 101).

(67) *Ibid.*, p. 92.

Quant aux Anglais, nous n'avons trouvé aucune mention de leur commerce avec Anfa. Nous ne parlons pas, bien entendu, des archives, que nous n'avons eu ni le temps ni les moyens d'aller dépouiller, mais des ouvrages imprimés sur le commerce maritime anglais au Moyen-Age, que nous avons pu consulter soit au Maroc soit en France. Certains ne citent le Maroc qu'à propos de « Straits of Morocco » ou détroit de Gibraltar, que les navires anglais franchissaient pour atteindre l'Italie ou d'autres ports de la Méditerranée (68). Selon d'autres, ce n'est guère avant la fin du XVe siècle que la navigation anglaise aurait atteint et passé le détroit de façon régulière (69). Le classique en la matière, Richard Hakluyt (70), non seulement ne cite pas le nom d'Anfa, mais ne mentionne aucun voyage au Maroc atlantique avant l'année 1551 (71), alors que le premier voyage à Madère est de 1344 (72). Le seul document produit par lui qui touche le Maroc et soit antérieur à la destruction d'Anfa concerne « l'aide apportée au roi Jean de Portugal par certains marchands anglais pour la prise de Ceuta en Barbarie, en l'année 1415 » (73), ce qui suppose tout de même une fréquentation régulière de ce port.

Ce qu'on peut conclure de ces quelques données, c'est qu'elles rendent l'assertion de Léon l'Africain vraisemblable sinon certaine. Puisque les Anglais avaient atteint Madère dès le milieu du XIVe siècle, puisqu'ils étaient déjà en relations suivies avec Ceuta au début du XVe,

(68) C'est le cas en particulier de Eileen POWER and M.M. POSTAN, *Studies in English Trade in the Fifteenth Century*, London, 1933, 435 p., qui ne citent aucun port marocain, pas même ceux du détroit, Ceuta ou Tanger.

(69) « It is difficult to prove when English ships first began to go south of Bayonne, or passed through the Straits of Morocco. Clement Armstrong, indeed, writing in about 1525, says that forty years earlier Spain was still considered « a farre adventure ». L.F. SALZMANN, *English Trade in the Middle Ages*, Oxford, 1931, p. 438.

(70) Richard HAKLUYT, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation... The Second volume comprehendeth the principal Navigations. Voyages, etc. made by Sea or over-land, to the South and South-east parts of the world, as well within as without the Streight of Gibraltar...*, London, 1599.

(71) *Ibid.*, *The Second Part comprehendeth the Voyages etc... made without the Streight of Gibraltar to the Islands of the Açores, etc., to the Kingdomes of Barbary, etc.*, p. 7.

(72) *Ibid.*, p. 1.

(73) *Ibid.* *The Ambassages, Letters, Privileges, Discourses and other necessary matters of circumstance appertaining to the voyages in the second part of this second volume next ensuing*, p. 1. Rien, ensuite, avant 1585 (une ambassade anglaise débarque à Safi, p. 114).

il est peu probable qu'ils aient ignoré la côte atlantique du Maroc au milieu de ce siècle, et il n'est pas impossible qu'ils aient fréquenté Anfa. Mais la rareté des témoignages (jusqu'à plus ample informé, celui de Léon reste unique) nous incline à penser que ce commerce n'était ni régulier ni intense. Quand le commerce anglais avec le Maroc prendra son plein développement, sous les Saadiens et surtout au temps d'Elisabeth (74), il y aura plus d'un siècle qu'Anfa n'était que ruines.

Sur le commerce d'Anfa avec l'intérieur du Maroc, nous sommes encore moins bien renseignés que sur ses relations avec l'étranger. D'après Léon, il y avait autour d'Anfa « beaucoup de vignes et jardins, où l'on cueilloit encore plusieurs fruits, et memement des citrouilles et melons qui commencent à meurir au moys d'avril, auquel temps les habitans ont coutume de les porter vendre à Fez, là où ils sont plus tardifs » (75). Pegolotti rapporte qu'en payant un droit supplémentaire de 1 1/2 % (qu'il appelle *intalacca*, arabe *intilâqa*, « laissez-passer », « passavant »), le commerçant peut transporter sa marchandise d'Anfa « à travers tout le royaume, là où il lui plaît, sans payer d'autre droit, sauf à Marrakech, Meknès, Fès et Rabat, car dans ces quatre villes on paie comme à Anfa ». Les marchands chrétiens, au lieu de vendre leur cargaison, à Anfa même, à des importateurs, pouvaient la détailler eux-mêmes sur les marchés de l'intérieur, sauf ceux des principales villes. L'*intalacca* étant propre à Anfa, il faut sans doute en conclure que le port était réservé à cette pratique commerciale.

Quoiqu'il en soit, les auteurs s'accordent sur la richesse de l'arrière pays. Tant dans Marmol que dans Léon, le Tamesna apparaît comme un pays de cocagne: et c'est sans doute vrai, relativement aux régions de montagnes et aux zones arides qui occupent une si large part de la superficie du Maroc. Aujourd'hui, « la Châouïa » est une des plus riches provinces du pays et l'on sait que la colonisation agricole y a réussi. Au XVe siècle, les guerres des Berghwâta étaient assez oubliées, les Bédouins assez assimilés sans doute pour que la région eût retrouvé quelque chose de son ancienne prospérité. Anfa apparaît comme la seule ville de quelque importance entre Salé et Azemmour. Il est naturel qu'elle ait bénéficié de la fertilité de son hinterland: elle était « fort peuplée, bien bastie et bien policée », dit Marmol; c'était « grande cité », dit Léon, « et, dans icelle, souloyt avoir plusieurs temples, belles boutiques et

(74) On sait que le sucre du Sous, très goûté d'Elisabeth, fera pour une bonne part l'objet de ce commerce (v. J. CAILLÉ, « *Le commerce anglais avec le Maroc pendant la seconde moitié du XVIe siècle* », Rev. Africaine, 1940, pp. 200-07.

(75) Léon l'AFRICAIN, *ibid.*, II, p. 11.

somptueux édifices, comme en peuvent faire foy les ruines et fragments qui en sont encore en estre » (76). Un cosmographe portugais, qui écrit au début du XVI^e siècle et évoque le malheur de la cité, vante sa prospérité passée et la richesse de la campagne « en toutes les choses nécessaires » (77). Ne nous laissons cependant pas abuser par cette littérature: on sait que les pays et les hommes qui ont eu de grands malheurs semblent, par comparaison, avoir joui auparavant d'une éclatante prospérité. Cela flatte le goût de l'antithèse moralisante, chère à tous les chroniqueurs, ces commères de l'histoire.

Si Anfa est près de sombrer dans un véritable cataclysme, ce n'est pas seulement parce qu'Allâh, comme la Némésis, aime frapper la fortune insolente. C'est aussi parce que le royaume du Maroc est divisé contre lui-même et que l'infidèle profite de ses dissensions pour y prendre pied. La fin du XIV^e siècle, le XV^e, voient la décadence des Mérinides, que n'arrête pas l'avènement de leurs épigones, les Ouattassides. La division du Maroc en deux royaumes, royaume de Fès et royaume de « Maroc » (Marrakech) comme disent les Européens, devient un mal endémique. La frontière est tantôt sur le Bou-Regreg, tantôt sur l'Oum-er-Rebîâ, c'est-à-dire que le Tamesna comme au temps de la querelle entre Almohades et Mérinides, passe d'un royaume à l'autre et sert le plus souvent de champ de bataille. Anfa, ainsi qu'Azemmour, souffre de cette inconfortable position. Pendant le premier règne du mérinide Aboû-l-'Abbâs (1374-1384) (78), Marrakech est aux mains de l'émir 'Abd-er-Rahmân. Le gouverneur (pour les Mérinides) d'Azemmour ayant rallié son parti, celui-ci se sent en appétit et prend possession d'Anfa, dont le gouverneur, le cadî et les principaux habitants se voient imposer une lourde contribution. Mais Aboû-l-'Abbâs vient camper à Salé et Anfa rentre dans l'obédience mérinide (79). Le danger chrétien lui-même n'arrête pas ces luttes fratricides. La *Chronica do Conde Dom Pedro de Menezes*, qui fut gouverneur de Ceuta de 1415 à 1437, par Gomes Eanes de Zurara, narre une expédition de guerre sainte, destinée à délivrer Ceuta, qui tourne en guerre intestine. Sous le règne d'un des derniers rois Mérinides, Aboû Sa'îd 'Othmân III (1398-1421), son frère 'Abd-Allâh, « roi de Maroc », dit la chronique, marche sur Ceuta. En cours de route, il trouve plus fructueux de s'emparer d'un certain nombre de villes du royaume

(76) MARMOL, *ibid.*, II, pp. 139-40; Léon, *ibid.*, II, pp. 9-11.

(77) Robert RICARD, « La côte atlantique du Maroc au début du XVI^e siècle d'après des instructions nautiques portugaises », *Hespéris*, VII, 1927, pp. 240-1.

(78) Cf. H. TERRASSE, *ibid.*, p. 93.

(79) Ibn KHALDOUN, *ibid.*, IV, pp. 422-3.

de Fès, notamment « Azamor, Anafé et Çallé » et, de là, s'achemine sur Fès où il assiège Aboû Sa'ïd. Le résultat fut que « beaucoup de Maures, qui se trouvaient prêts à Tanger pour marcher sur Ceuta, retournèrent chez eux quand ils apprirent ces nouvelles » (80).

Il est fatal que, dans un tel désordre, les hommes qui sont à la tête de riches provinces cèdent à la tentation de se tailler un fief, ou d'entrer dans la compétition pour le trône. Les gouverneurs d'Anfa, chefs des Chaouïa, n'y résistèrent pas. Déjà, au début du XIVe siècle, quand Aboû-'Ali, fils du mérinide Aboû-Sa'ïd, s'était fait proclamer sultan contre son père, qui assiégeait Tlemcen, certains caïds avaient pris figure de souverains indépendants aux yeux des commerçants étrangers et le gouverneur de Majorque adressait une lettre, le 16 octobre 1315, au « seigneur de Niffe », Aboû-l-'Abbâs ben Azequia (81). Ce fut pire au siècle suivant. Nous avons fait allusion aux achats de chevaux opérés par les Portugais chez les Châouïa. Une chronique portugaise nous montre un vétérinaire envoyé à cette fin par le roi Jean II auprès du « roi de l'Enxouvia » (Châouïa), appelé « Moly Belagegi » ou « Muley Befageja », qui ne serait autre que le prince ouattasside Moulay Aboû-l-Hajjâj Yoûssouf ibn Zîyyan, lequel prit Fès en 875/1470-71, et en chassa le sultan El-Hafid. Le titre de roi que lui donne la chronique portugaise signifie sans doute qu'il régnait en maître sur la province qu'il avait reçu mandat de gouverner (82).

Le XVe siècle est l'heure du reflux de l'Islam espagnol. Le royaume de Grenade tient encore et ne succombera qu'à la fin du siècle. Mais sans attendre sa chute, les Chrétiens passent à l'attaque sur la terre même d'Afrique. Les Portugais s'emparent de Ceuta en 1415, échouent devant Tanger en 1437, prennent El-Ksar-es-Seghîr en 1458, réitèrent contre Tanger en 1463-64. Anfa sera l'objectif de l'expédition suivante. Il ne faut pas voir là l'exécution d'un plan méthodique. Sans doute peut-on distinguer, dans les entreprises portugaises au Maroc, une « période septentrionale » et une « période méridionale » (83). Mais il semble

(80) Robert RICARD : « Le Maroc septentrional au XVe siècle d'après les chroniques portugaises », *Hespéris*, XXIII, 1936, p. 106.

(81) DUFOURCQ, *ibid.*, p. 459.

(82) R. RICARD, « Le commerce de Berbérie... » in *Etudes...*, pp. 82-4.

(83) De 1415 à 1471: Ceuta, El Ksar es-Seghir, Anfa, Arzila, Tanger; de 1505 à 1519: Santa Cruz de Aguer (Agadir), Safi, Azemmour, Mazagan, Castello Real (Mogador), Agouz (embouchure du Tensift). Le déclin sera rapide puisque, en 1550, le Portugal ne tiendra plus que Tanger, Ceuta et Mazagan.

que l'expédition contre Anfa ait été motivée par des considérations particulières: il s'agissait moins d'occuper un point de la côte que de détruire un nid de corsaires.

Moins célèbres que les corsaires de Salé, parce qu'ils n'eurent pas le temps de donner leur mesure, ceux d'Anfa furent leurs précurseurs (84). Ils équipèrent, selon Marmol, «des fustes (85) pour courre les costes des Chrestiens », de « petites fustes », précise Léon, « avec lesquelles ils faisoient de grans dommages en l'isle de Calix et sur toute la rivière de Portugal ». Et Léon voit dans ces exploits l'une des deux causes de leur ruine, l'autre étant « de vouloir vivre en liberté sans qu'ils eussent le moyen de s'y pouvoir maintenir ». Autrement dit, Anfa, comme devaient le faire deux siècles plus tard les deux villes du Bou Regreg, formait alors une petite république de corsaires, pratiquement indépendante. Ils étaient trop entreprenants pour ne pas irriter l'ennemi, pas assez forts pour lui résister par leurs propres moyens, trop indépendants, dans un Maroc trop divisé, pour pouvoir compter sur l'aide de leurs compatriotes.

La date de l'expédition d'Anfa n'est pas connue à un an près. Les deux chroniques portugaises qui constituent les sources principales ne sont pas d'accord : celle de Damião de Gois la place en 1468, celle de Rui de Pina en 1469 (86). Quoiqu'il en soit, les malheureux habitants de la cité corsaire n'avaient aucune chance de recevoir du secours. Le Maroc se débattait alors dans une anarchie sanglante. Trois personnages se disputaient le pouvoir. Le dernier Mérinide, 'Abd-el-Haqq, régnait théoriquement mais avait indisposé ses sujets en prenant pour vizir un Juif. Un incident provoqua la révolte de Fès, qui proclama souverain et *imâm* le *naqîb* des chorfa idrissites. 'Abd el-Haqq, pris par les émeutiers, fut égorgé dans une mosquée, en 1465. Dans la région d'Arzila, tenait un ouattasside, Mohammed ech-Cheïkh, échappé au massacre de sa famille, ordonné par 'Abd-el-Haqq quelques années auparavant. Il marcha contre le chérif, fut d'abord battu, rassembla de nouvelles troupes et vint mettre le siège devant Fès-Jdîd, cependant qu'il laissait les Portugais s'emparer d'Arzila puis de Tanger.

(84) Avec ceux de Badis. C'est un réfugié de Grenade, Dogâili, qui créera, dans les premières années du XVI^e siècle, la flotte de course salétine. Cf. L. MASSIGNON, *Le Maroc...*, p. 176.

(85) « Long bâtiment qui va à voile et à rame ». (Littré).

(86) David LOPES, *Historia de Arzila durante o dominio portuges (1471-1550 e 1577-1589)*, Coirnbra, 1925, p. 467; id., «Les Portugais au Maroc », in *Historia de Portugal* dirigée par Damião Peres, Barcelos, 1932, 1. ID, p. 536.

Ce n'est qu'en 1472 qu'il parvint à éliminer le chérif et inaugura le règne effectif des Beni Ouattas (87).

L'expédition fut commandée et paraît avoir été voulue et organisée par l'infant D. Fernando, duc de Viseu, frère du roi Alphonse V (88). Il la prépara avec soin en recueillant au préalable tous les renseignements nécessaires. Selon un procédé qui paraît familier aux Portugais dans leurs entreprises sur les côtes marocaines (89), il envoya un espion, Estevao de Gama (90), gentilhomme de sa suite, pour observer les lieux, repérer les points forts et les points faibles des défenses de la ville et sans doute évaluer l'effectif de la garnison. Profitant des relations commerciales fréquentes qui existaient entre le Portugal et Anfa, il embarqua sur un bateau de figes sèches venant de l'Algarve et, déguisé en marin, il parcourut les rues de la ville, ses figes sur le dos et les proposant aux clients. Il put repartir sans avoir éveillé les soupçons et rendit compte à D. Fernando de ce qu'il avait observé (91). La conclusion fut sans doute qu'Anfa pouvait offrir une sérieuse résistance si l'on en juge par les effectifs de l'expédition: dix mille hommes d'élite (92) et cinquante navires (93) pourvus d'une abondante artillerie (94). Mais il n'y eut pas de combat. Devant ce déploiement de forces, les habitants d'Anfa abandonnèrent leur cité (95) et se réfugièrent à Rabat et à Salé (96).

(87) Cf. H. TERRASSE, *ibid.*, II, pp. 109-10.

(88) Il ne faut pas le confondre avec l'Infant D. Fernando, fils de Jean 1er, qui mourut à Fès en 1443 après une dure captivité. Cf. R. RICARD, « La côte atlantique du Maroc... », *Hespéris*, VII, 1927, p. 241, n. 1.

(89) Ils l'emploient avant l'expédition d'Arzila et avant celle de Targa (cf. R. RICARD. « Le commerce de Berbérie... » in *Etudes*, p. 93, n. 1). Même procédé avant l'expédition de la Mamora: cf. Damiano de GOIS, *Les Portugais au Maroc de 1495 à 1521. Extraits de la chronique du roi D. Manuel de Portugal*, trad. franç. par R. Ricard, Rabat, 1937, p. 149. La prise de Ceuta avait été préparée de la même façon: cf. Vieira GUIMARAES, *Marrocos e très Mestres da Ordem de Cristo*, Lisbonne, 1916, p. 237.

(90) Vieira GUIMARAES, *ibid.*, p. 237, dit que c'était le père de celui qui devait devenir le grand navigateur Vasco de Gama. Mais cet auteur est le seul à faire ce rapprochement. M. Robert Ricard, toujours si précis et si érudit dans ses identifications des personnages des chroniques portugaises, n'en fait pas mention.

(91) *Chronica do serenissimo principe D. Joào, escrita por Damiao de Goes*, Coimbra, 1790, p. 49.

(92) Marmol et Damiano de Gois sont d'accord sur ce chiffre.

(93) Nombre indiqué par Léon l'Africain.

(94) Léon l'Africain.

(95) Gois, Marmol et Léon.

(96) Léon. Celui-ci dit, à propos de Mansouûriya (entre Rabat et Casablanca), que les habitants abandonnèrent leur ville eux aussi, par crainte des Portugais, lorsque Anfa fut détruite.

Les Portugais entrèrent donc dans la ville sans coup férir, la pillèrent, l'incendièrent et la démantelèrent (97). Après quoi, elle fut abandonnée à son sort et l'armée se rembarqua. Pourquoi les Portugais n'occupèrent-ils pas la place si facilement conquise ? Pourquoi n'y restèrent-ils pas, comme ils l'avaient fait à Ceuta et à El-Ksar, comme ils le firent plus tard à Tanger, à Safi, à Azemmour, à Mazagan et dans toutes les places qui tombèrent entre leurs mains ? Les sources ne le disent pas. Les historiens supposent généralement que D. Fernando n'avait pas avec lui assez d'hommes pour occuper Anfa. Mais il en fallait moins pour la défendre que pour l'assiéger. L'hypothèse la plus vraisemblable est que les Portugais soient venus avec la seule intention de détruire un nid de corsaires et que, leur objectif atteint, ils soient repartis, ou encore que, devant la fuite apparemment inexplicable des gens d'Anfa, ils aient flairé un piège et craint un retour en force.

Mais qu'ils aient eu l'intention de revenir n'est pas douteux. D. Fernando étant mort peu de temps après, en 1470, Alphonse V récompensa les services rendus par le père en la personne du fils aîné, D. Joao: il le fit duc de Viseu et autres lieux et, en 1472, il lui donna la cité d'Anfa en toute propriété et suzeraineté (98). Si cette donation ne fut suivie d'aucun effet, c'est sans doute à cause de la mort du duc, survenue peu après.

Il est possible qu'une tentative ait eu lieu en août 1487. L'affaire est obscure. C'était sous le règne du roi Jean II. Une flotte de trente navires (parmi lesquels, dit Rui de Pina, de nombreux *tafureias*, bateaux plats pour le transport des chevaux), portant cent cinquante cavaliers et mille fantassins, fut réunie sous le commandement de D. Diogo de Almeida. Les chroniqueurs ne disent pas quel était l'objectif de l'expédition. Quoi qu'il en soit, l'affaire fut éventée, le départ de la flotte divulgué. Pour que ce branle-bas ne fût pas tout à fait vain, D. Diogo mouilla près d'Anfa, débarqua une partie de ses troupes et

(97) L'historien espagnol Manuel CASTELLANOS, *Historia de Marruecos*, 3e éd., Tanger, 1898, p. 117, donne deux versions de l'événement : celle-ci, selon Marmol; et une autre selon laquelle les gens d'Anfa auraient résisté comme des lions et c'est rendus furieux par cette résistance que les Portugais auraient détruit la ville. Mais il n'indique pas ses sources et je n'ai trouvé nulle part trace de cette version.

(98) David LOPES, in *Historia de Portugal* dir. par Damião Peres, III, p. 537.

opéra une razzia sur quelques douars des Châouïa, d'où il ramena quatre cents prisonniers, un chroniqueur dit huit cents (99). Il n'est pas impossible que l'objectif primitif ait été d'occuper Anfa : on imagine mal une telle force mobilisée pour aller razzier quelques douars. Qu'Anfa soit une des villes du Maroc dont l'histoire est le moins bien connue, nous n'en voulons pour preuve que l'étrange erreur qui traîne un peu partout, même dans des ouvrages qui passent pour savants : les Portugais seraient revenus occuper Anfa en 1515 (100). Quand l'auraient-ils évacuée ? Les dates sont moins précises - et pour cause: certains disent qu'« ils ne tardèrent pas » (101), d'autres qu'ils l'évacuèrent « probablement » au début du XVIIIe siècle (102), d'autres qu'ils y demeurèrent jusqu'au XVIIIe siècle et l'évacuèrent en 1154/1741-2 (103). Tout cela est absolument inexact : jamais les Portugais ne sont revenus à Anfa après l'expédition de 1468 ou 69. Mais il est bien vrai qu'ils en conçurent le projet, et précisément en l'an 1515.

Tout est déjà dans Marmol, en quelques mots: « L'an mil cinq cens quinze le Roy de Portugal y voulut faire une forteresse, et une autre en la rivière de Mamore ; mais comme on bâtissait celle-cy, le Roy de Fez y accourut et en chassa les chrestiens...» (104).

À cette date les Portugais occupent toutes les places qu'ils tiendront jamais au Maroc (sauf Agouz, où ils ne s'installeront qu'en 1519). Or, elles se répartissent inégalement sur la carte: il y a une ligne dense au nord, une autre au sud mais rien entre les deux, rien entre Arzila et Azemmour. M. Robert Ricard a bien mis en lumière les inconvénients de cette discontinuité du système portugais au Maroc (105) : le Loukkos, le Sebou et le Bou-Regreg demeurant en dehors de leur prise, il leur

(99) *Sources inédites*. Portugal, t. I. p. 3; D. Lopes; *ibid.*, p. 537.

(100) Cf. CASTELLANOS, *ibid.*, p. 118; *Kitâb et Istiqça*, Les Mérinides, tr. Hamet, *Archives Marocaines*, XXXIII, 1934, p. 500; *Encyclopédie de l'Islam*, Art. Dâr-al-Bêda, 1e édition, I, p. 939; V. Rodriguez CASADO, *Politica marroqui de Carlos III*, p. 370, n. 45. L'auteur anonyme de Casablanca et les Chaouïa (in *Villes et Tribus du Maroc*) donne même, I, p. 26, la date de 1575, inexplicable à moins d'une erreur d'impression.

(101) *E.I.*, Casado précise même que la ville fut reprise par le souverain ouattasside Mohammed el-Bortougali (qui régna de 1505 à 1524).

(102) Castellanos.

(103) *Istiqça*. En-Naciri dit qu'il a lu cela « dans certains ouvrages d'historiens chrétiens ». Casablanca et les Chaouïa, I, 26: le milieu du XVIIIe siècle.

(104) MARMOL, *ibid.*, II, p. 140.

(105) *Sources Inédites*, 10 série. Dynastie sa'dienne. Portugal, I. V, 1953, pp. XV -XVI.

était impossible d'asphyxier un pays qui gardait une si large façade sur la mer. Aussi eurent-ils l'ambition de combler cette lacune et de relier les deux parties du système, nord et sud, en occupant la Mamora (Mehdia, à l'embouchure du Sebou) et Anfa.

L'entreprise devait s'exécuter en deux étapes : la flotte débarquait d'abord à la Mamora, y construisait une forteresse puissante et y laissait une garnison - ceci achevé, elle levait l'ancre avec le reste des troupes, qu'elle transportait à Anfa, où la même opération se répétait. L'importance que le roi D. Manuel attachait à l'affaire apparaît assez dans la qualité du chef qu'il donna à l'expédition : son premier ministre, D. Antonio de Noronha. Damião de Gois, qui raconte l'épisode en détail (106), précise que, dans l'esprit du roi, Anfa constituait l'objectif principal: « Cette forteresse d'Anafé, le Roi désirait tellement l'avoir en cette région que c'est pour ce seul motif qu'il décida d'envoyer cette escadre à la Mamora, afin qu'une fois celle-ci terminée, l'autre se fit avec moins de peine et de danger ».

L'expédition fut préparée selon les méthodes habituelles : le roi avait « fait sonder la rivière de la Mamora » et « par des espions il s'était renseigné sur le point le plus sûr pour faire une forteresse à son embouchure ». La flotte, partie de Lisbonne le 13 juin, arriva à la Mamora le 23. Les débuts furent d'abord conformes aux prévisions et, le 3 août 1515, D. Antonio de Noronha écrivait au roi, « de la forteresse S.Joao de la Mamora », qu'à son avis c'était le moment favorable pour aller fonder la forteresse d'Anafé (107). Trois mille hommes et une partie de la flotte devaient participer à l'entreprise, sous le commandement de D. Nuno Mascarenhas, désigné comme gouverneur de la place. Mais on sait que l'expédition de la Mamora se termina par un désastre. La réaction marocaine fut extrêmement vigoureuse. Comme souvent en pareil cas à cette époque, le sentiment populaire, soulevé contre l'infidèle, fit taire les querelles des chefs, une sorte d'union sacrée s'établit entre « le roi de Meknès Molei Naçer » et « le roi de Fès Molei Mohamed ». La flotte portugaise dut lever l'ancre le 10 août, après avoir perdu plus de cent bateaux et plusieurs milliers d'hommes. Il n'était plus question d'aller bâtir une forteresse à Anfa.

Cependant, le roi D. Manuel ne semble pas y avoir renoncé du premier coup. Au mois de septembre de la même année, il décide

(106) Damiao de GOIS, *Cronica do felicissimo rei D. Manuel*, éd. J.M. Teixeira de Carvalho et David Lopes, Coimbra, 1926, III, ch. 76, p. 243; traduction R. Ricard, *Les Portugais au Maroc de 1495 à 1521*, pp. 149 sqq.

(107) *Sources Inédites*, 1e série, Portugal, I, pp. 717 et 719.

d'envoyer le comte de Borba, D. Vasco Coutinho, ancien gouverneur d'Arzila, à la tête d'une escadre, pour construire la place forte d'Anafé. Mais « cela n'aboutit pas, dit Gois, bien que le roi eût déjà fait quelques dépenses à cette fin et donné ses instructions au Comte sur ce qu'il devait faire dans ce voyage ».

C'est à coup sûr dans cette double tentative avortée, dont la première partie seule reçut un commencement d'exécution, qu'il faut voir l'origine de la légende des Portugais réoccupant Anfa en 1515. Ils n'y sont jamais revenus, ni à cette date ni plus tard. En novembre 1522, le capitaine d'Azemmour, Gonçalo Mendes Sacoto, fait une incursion dans les Châouïa. Il va par l'intérieur et revient par la côte: « Passant par Anafé, il se détacha avec quelques hommes de cheval et il alla donner un coup d'oeil à la ville. Il y trouva onze Maures dont il prit sept et les quatre autres se cachèrent de telle manière qu'il ne put pas les trouver » (108).

Ce texte montre assez que, si les Portugais, en 1522, n'occupent pas Anfa, les Marocains ne l'occupent pas davantage. Or, cette situation va durer trois siècles. Anfa est restée, pendant trois cents ans, à l'état de ruine, de cité morte et déserte, «despovoadá », dit l'Anonyme portugais en 1596 (109). Au XVII^e siècle, les témoignages abondent. Anfa est connue des marins d'Europe, en particulier des Hollandais, comme une aiguade (110), « la meilleure de la côte marocaine », dit l'amiral hollandais Laurens Reael, à qui une fâcheuse mésaventure arrive en juin 1627 (111). L'épisode mérite d'être rapporté parce qu'il nous peint sur le vif ce qu'était Anfa à cette époque. L'escadre croisait devant Salé mais n'avait pu y obtenir assez d'eau. L'amiral envoie cinq vaisseaux à Anfa « parce qu'on s'y procurait de l'eau plus facilement ». Mais des Arabes attaquent les marins, détruisent quatre chaloupes, tuent plusieurs hommes et en prennent vingt-huit, et ceci, bien qu'ils aient « échangé des otages avec les Arabes », selon l'habitude, car c'est, dit l'amiral, « l'unique garantie de sécurité mutuelle avec des peuples inconnus »

(108) R. RICARD, « Les Portugais et l'Afrique du Nord sous le règne de Jean III (1521-1557), d'après la chronique de Francisco de Andrade », *Hespéris*, XXIV, 1937, p.267».

(109) *Sources Inédites*, le série, France, II, pp. 250, 251, 266, 306.

(110) En 1614, un ex-pirate gracié, Jan Lievens, qui connaissait bien les côtes du Maroc, y conduisit la croisière de l'amiral hollandais Evertsen à laquelle il avait été adjoint. La corvée d'eau descend à terre avec quelques soldats. Cf. *Sources Inédites*, 1e série, Pays-Bas, II, pp. 349-50.

(111) *Sources Inédites*, 1e série, Pays-Bas, IV, pp. 163-4.

et il ajoute: « Il faut que ces gens se soucient bien peu du sort des leurs ». Pourquoi cet incident ? « El-Anfa, dit Real, dans sa lettre à l'amirauté, est une ville morte, qui paraît cependant avoir été puissante jadis. Sous les murs mêmes de la ville se trouve la meilleure aiguade de la côte marocaine. Nombre de vaisseaux, venus en groupe ou même seuls, y ont fait provision d'eau sans être inquiétés. Mais nous y sommes arrivés juste au moment où campait dans les environs une troupe d'Arabes, gens sans demeure fixe, qui errent par tribus ou par bandes à travers le pays, dressent leurs tentes là où ils trouvent les meilleurs pâturages pour leur bétail. Ils étaient en si grand nombre sur la plage, derrière les murs délabrés et sur les tours, que nous n'avions rien à espérer d'un recours à la force ».

Cette « ville morte » figure pourtant en 1643 sur la liste des « places, havres et rades », où sont accrédités les consuls des Pays-Bas au Maroc (112). C'est sans doute à cause de l'aiguade et pour éviter le retour d'incidents comme ceux de 1627. On trouve aussi, dans les archives portugaises, cette mention qu'en 1630, « la disette se faisant sentir à Lisbonne, on envisage d'aller chercher du blé à Fédala, Anafé et Safi » (113). Mais Anafé peut signifier « la région d'Anafé » et cela n'implique pas l'existence d'une ville et d'un port organisés.

D'autres témoins, dans le courant du siècle, attestent l'abandon de la ville, en particulier des Français. Un mémoire anonyme de 1631 (114) dit qu' « elle est encore la pluspart entière avec grande quantité de tours, et de loing fort semblable à la ville de Tours (sic) ». Il ajoute que, autrefois appelée « Anafé », la ville se dénomme aujourd'hui la « Ville aux Fourmis » (Medinet en-Nemel) car «les fourmis ont tant molesté les habitants qu'ils les ont contraints de la quitter », comme les lions ont chassé les habitants de Tît, maintenant appelée la « Ville aux Lions ». Cette légende paraît avoir été fort répandue à l'époque, au moins chez les Chrétiens, car on la retrouve en 1654 dans la relation d'une rédemption de captifs à Salé, avec adjonction de sauterelles aux fourmis (115), dans la « description du Maroc » par le célèbre Mouette, parue en 1683, où les lions figurent aussi, mais seulement comme des hôtes des ruines (116),

(112) « Provisions du Consul en faveur de Hendrick Dopper », La Haye, 23 mai 1643, *Sources Inédites*, le série, Pays-Bas, t.V, p. 12.

(113) F. MAURO, *Le Portugal et l'Adantique au XVIe siècle (1570-1670)*, Paris, 1960, p. 303.

(114) « Relations du royaume de Marocque et des villes qui en dépendent », *Sources Inédites*, le série, France, II, pp. 366-7.

(115) *Sources Inédites*, ibid., p. 669.

(116) *Sources Inédites*, 2e série, France II, p. 182.

et même au XVIIIe siècle, sous la plume du consul danois Georg Host (117). Cette légende avait disparu au XIXe siècle, car aucun voyageur ne la cite. Elle est peut-être née dans la conscience populaire par un obscur besoin d'expliquer un abandon assez inexplicable chez un peuple de guerriers, à qui personne n'a jamais refusé le courage.

Les corsaires de Salé utilisent parfois la baie d'Anfa comme refuge momentané (118). En 1671, Château-Renaud poursuit un de leurs vaisseaux qui va « s'enfoncer dans une grande baie où il y a une grande ville ruinée, nommée Anafé » (119). Le 28 décembre 1699, le corsaire français Jean Doublet (1655-1728), dans sa description de la côte du Maroc, signale, à cinq lieues au sud-sud-ouest de « Fedalla », une ancienne ville nommée Anfé, laquelle est toute ruinée et sans aucun habitans » (120). Au siècle suivant, le consul Louis de Chénier, père du poète, parle d'« Anafé, qu'on appelle aujourd'hui Dar-Beyda; il n'y reste que les ruines d'une ville qui a été anciennement possédée par les Portugais. Cette ville est habitée par quelques Maures logés sous des cabanes... » (121). Encore est-il probable que cette description soit postérieure à la restauration des remparts par Sîdi Mohammed ben 'Abdallâh. Il n'y a donc aucune espèce de doute que, non seulement les Portugais n'ont jamais occupé la ville après leur raid de 1468 ou 69, mais que les Marocains eux-mêmes ne l'ont jamais réoccupée. Elle est restée à l'état de ruine déserte, fréquentée seulement par quelques bergers, des marins en quête d'eau douce, ou des corsaires cherchant refuge dans la baie, et cela jusqu'au troisième quart, environ, du XVIIIe siècle. Il existe cependant une difficulté: c'est un édifice, aujourd'hui disparu, mais qui portait des témoignages incontestables d'occupation humaine pendant les siècles qui séparent Anfa de Dâr-el-Beïda. Il s'agit d'une prison que Castellanos, qui la visita en 1875, dit bien entendu portugaise (122), et qui fut démolie en 1916.

(117) *Nachrichten von Marokos und Fes*, Copenhague, 1781, p. 81.

(118) Charles PENZ, *Les captifs français du Maroc au XVIIe siècle (1577-1699)*, Rabat, 1944, p. 11.

(119) *Sources Inédites*, 2e série, France, I, p. 378.

(120) *Ibid.*, V, p. 532.

(121) Louis de CHÉNIER, *Recherches historiques sur les Maures et Histoire de l'Empire de Maroc*, Paris, 1787, m, p. 33.

(122) CASTELLANOS, *ibid.*, p. 123. L'appellation de « prison portugaise » était courante à Casablanca au début du XXe siècle.

Auparavant, elle avait fait l'objet d'une étude (123). On ne peut malheureusement pas tirer grand chose de ce travail, dont l'archéologie est pure extravagance (124). Mais l'auteur a relevé sur les murs et les piliers un certain nombre de graffiti, déjà signalés par Castellanos. Ce sont des noms propres; les uns en caractères latins, les autres en caractères cyrilliques, accompagnés, pour certains, de dates qui s'échelonnent de 1615 à 1784. Il y a des noms espagnols, français, grecs/italiens, portugais et russes. On pense inévitablement à des captifs et à la guerre de course. Mais comment concilier la présence de cette prison, fréquentée pendant deux siècles, avec la tradition d'une cité morte, d'une ville ruinée et déserte ? Point n'est besoin, pour y parvenir, de forcer les données de l'histoire. Les corsaires de Salé ne pouvaient pas toujours rentrer à leur port d'attache ; « la redoutable barre du Bou-Regreg interdisait l'accès ou la sortie du port jusqu'à quinze ou vingt jours par mois » (125) pendant l'hiver; même d'avril à octobre, temps de la campagne annuelle, la rivière était souvent inaccessible. Nous savons, par Jean Doublet (126), qu'en ce cas les corsaires débarquaient souvent le butin et les captifs à Fedâla. Il n'est pas exclu qu'ils aient utilisé de même Anfa, où ils se réfugiaient parfois pour échapper aux poursuites. De toute façon, Anfa se trouvait sur la route impériale de Rabat à Marrakech, que jalonnaient un certain nombre de Kasbas. Il est fort possible qu'il y ait eu là, comme à Mansouûrîa, comme à Fedâla, une sorte de « gîte d'étape » pour les voyageurs officiels, et qu'avec le développement de la course salétine, on y ait ajouté une prison où renfermer les captifs qu'on transférait à Marrakech, qu'ils eussent été débarqués à Anfa ou à Salé (127).

(123) A. MAITROT, « La prison de Casablanca », *Recueil des Notices et Mémoires de la Société Archéologique... du département de Constantine*, vol. 55, années 1923-1924, pp. 1-25. L'étude avait été effectuée sur la demande du chef du Service des Monuments Historiques, avant la démolition, décidée par les Services Municipaux pour l'élargissement du Boulevard du 4e Zouaves. La prison était adossée au rempart de la médina, à l'intérieur.

(124) La conclusion est que cet édifice, construit par les Sefyân au XIIe ou au XIVe siècle, serait la manifestation unique du passage de l'état nomade à l'état sédentaire des tribus hilaliennes, lesquelles auraient apporté au Maroc l'art mésopotamien (!).

(125) R. COINDREAU, *Les corsaires de Salé*, pp. 34-5, 113.

(126) Voir note 112.

(127) Il est à noter que la date la plus ancienne relevée dans les graffiti, 1615, coïncide avec les débuts de l'essor de la course salétine, consécutif à l'immigration des Hornacheros. Cf. H. TERRASSE, *ibid.*, II, p. 220; R. COINDREAU, *ibid.*, p. 36.

(128) M. Henri TERRASSE, après examen d'une photographie qui figure dans les archives du Service des Monuments Historiques du Maroc, a estimé que la prison pouvait être datée de la fin du XVIe ou du début du XVIIe. Les piliers qui supportaient l'édifice ont été transportés au Parc Lyautey (maintenant Parc de la Ligue Arabe) pour servir de support à une pergola. On peut encore y lire des noms de prisonniers chrétiens, gravés dans la pierre, avec des dates. Une partie des pierres furent remployées à la construction, dans le même parc, d'un monument à Charles de Foucauld. Cf. Jurquet de la Salle, "Une grande ville vient de naître », *La Géographie*, 1930, pp. 30-32.

Cet ensemble de constructions (128) formait peut-être la « maison blanche » qui servait d'amer aux navigateurs et qui est à l'origine de la dénomination moderne de la ville. Ainsi comprend-on la touchante oraison funèbre que Léon l'Africain prononce devant les ruines d'Anfa: « Ce que voyant lorsque je y fu, je ne me peus retenir ny faire que la larme soudaine qui s'écoulât de mon oeil ne temoignât manifestement le grand regret duquel mon creur se vint saisir, s'offrant à ma veuë un tel spectacle, non moins piteux certes pour l'heure à regarder, que la structure du lieu avoit esté jadis plaisante et magnifique, veu les temples sumptueux, belles boutiques et superbes edifices qui sont encore sus pied, donnans à congnoître que l'on se devoit quasi à bon droit rancurer et douloir de l'injure du temps et révolution des années, faisant foy de son triomphe et gloire passée ce qui en reste encore à présent » (129). Mais il a tort d'ajouter: « ...On est hors de toute esperance qu'elle puisse estre rehabitée », montrant quel risque court l'historien à jouer les prophètes.

(129) LÉON L'AFRICAIN, *ibid.*, II, p. 12.